



LES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY – JACQUES CHIRAC

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

Jokkoo

#31 ★ juin – septembre 2018 ★



JULIE ARNOUX
DÉLÉGUÉE GÉNÉRALE DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE DU
QUAI BRANLY – JACQUES CHIRAC

Votre numéro d'été de Jokkoo vous invite à suivre Sylvie Ciochetto, qui œuvre depuis dix ans, à mes côtés, à développer l'association et à animer ses activités. Historienne de l'art de formation, spécialiste des techniques de datation, passionnée par les objets, l'Antiquité, les religions, les sciences et l'anthropologie, Sylvie partage avec vous, dans ce numéro très spécial, ses passions, ses rencontres et ses coups de cœur.

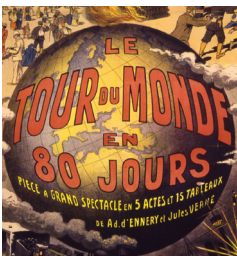
Pour une nouvelle rubrique dédiée aux collectionneurs, Sylvie a choisi d'interviewer Augusto Panini, spécialiste des perles de verres et collectionneur. Elle plonge pour nous dans l'univers de ces petits objets précieux, témoins de l'Histoire, depuis l'Antiquité jusqu'à la création contemporaine.

Sylvie nous invite ensuite à la suivre dans l'exposition « Le Magasin des petits explorateurs » qui présente et analyse les multiples manières dont la littérature destinée à la jeunesse forme et éduque le regard et le rapport à l'altérité.

Enfin, passionnée de sciences – en particulier quand elles permettent de mieux connaître les œuvres – Sylvie a convié Christophe Moulherat, chargé d'analyse des collections au musée, et Philippe Charlier, médecin légiste et archéo-anthropologue pour nous expliquer comment la science peut percer certains des mystères de l'art.

Jokkoo vous présente aussi le rare et émouvant masque nzebi qui a été offert au musée grâce aux dons réunis à l'occasion de la troisième édition du dîner de gala des Amis. Présenté à l'occasion de l'exposition « Forêts natales. Arts de l'Afrique équatoriale atlantique » ce masque vient enrichir nos collections du Gabon. Et, bien entendu, Jokkoo revient comme de coutume sur des moments forts de la vie des Amis. Début mai, un voyage à Washington et New York a offert aux Amis une formidable opportunité de découvrir la richesse des musées et des collections particulières américaines, tandis qu'à Paris, nous avons pris des chemins de traverse – de la Goutte d'Or à Saint Germain – pour (re) découvrir l'Afrique dans la capitale.

★ Sommaire



- ★ **Les récentes acquisitions :**
le masque Nzebi p.2
- ★ **Paroles de collectionneurs : Augusto Panini – La passion des perles** p.4
- ★ **L'exposition temporaire : « Le magasin des petits explorateurs »** p.10
- ★ **La recherche scientifique au musée** p.14
- ★ **La vie des Amis** p.18
- ★ **Ils nous soutiennent** p.24

★ Un masque nzebi entre dans les collections

La société des Amis du musée du quai Branly – Jacques Chirac vient d'offrir au musée un masque nzebi provenant du Gabon. Il avait déjà été exposé au musée d'octobre 2017 à janvier 2018 à l'occasion de l'exposition « Les forêts natales, Arts de l'Afrique équatoriale atlantique ». Hélène Joubert, Responsable de l'unité patrimoniale des collections Afrique, revient plus en détails sur cette œuvre remarquable, acquise grâce aux dons récoltés à l'occasion du dîner de gala 2017.

Du Gabon aux forêts natales, un enrichissement pour les collections du Musée du quai Branly – Jacques Chirac.

Plus petit qu'un visage humain ce « masque » peu profond aux traits fins est dans son genre un des rares représentants du groupe culturel des Nzebi situé au sud du Gabon¹, non loin de sa frontière avec le Congo-Brazaville. Venus dans le courant du ^{xvii}^e siècle au cours d'une micro-migration de la région de l'Ogooué en aval de Franceville, pour s'implanter dans la région de Pana et jusqu' au nord de Mimongo, les Nzebi, comme leurs voisins tsangui, eshira ou vuvi, pratiquent l'art de la sculpture du masque dont la manifestation est en général liée aux relations avec les entités spirituelles et les ancêtres.

Son haut front, ses longs yeux étroits sous les sourcils parfaitement arqués, son nez et ses lèvres finement dessinés, la couleur claire du visage le rapprochent des masques féminins du centre Gabon admirés pour leur beauté et l'équilibre de leurs traits. La bipartition colorée du visage rappelle les masques adouma ou galoa, mais s'en éloigne aussi par le traitement partiel vertical sur le front, puis oblique, de la zone colorée. Sa couleur bleu foncé qui n'est pas traditionnelle recouvre une moitié de la joue et les lèvres. L'analyse des pigments a montré que ce masque avait été partiellement décapé et repeint au niveau de la zone bleue sans doute dans le courant du ^{xx}^e siècle. Il est possible qu'à cette occasion il ait changé d'identité, voire de responsabilité ou de fonction, passant d'un masque représentant un ancêtre féminin à un masque d'esprit de la forêt.

Collecté à la fin des années 1950 à Pana par le Docteur Jean-Claude Andrault, médecin-chef de l'hôpital de la compagnie minière de Mounana, artiste, et collectionneur passionné, ce masque énigmatique peut être rapproché d'une photographie de Noël Ballif (1946)² qui montre une paire de masques au cours d'un rituel du *bwiti*, l'un dont le traitement du visage est géométrique, alternant des zones de couleur sombre, rouge et claire, l'autre naturaliste et de couleur blanche. L'un est identifié comme un masque nzebi, d'une typologie proche des quatre masques de la collections du Musée du quai Branly – Jacques Chirac qui ont gardé partiellement leur collerette de fibres, leur coiffe de plumes et leur couvre-nuque³. Il danse à côté d'un masque de type féminin clair qui se rapproche des styles tsogho ou sangu⁴.

La relation des ancêtres avec la lune, entité mythique, le dialogue avec leur descendance à travers les rituels du *bwiti* étaient réactivés par des onctions d'argile et de poudre d'ossements, dans le cadre des cérémonies de deuil, de guérison ou initiatiques.

Par Hélène Joubert

NOTES :

1. Publié in Louis Perrois, *Arts du Gabon*, 1979, p. 326.

Publié in *Les forêts natales*, sous la dir. d'Yves Le Fur, catalogue de l'exposition, musée du quai Branly – Jacques Chirac, 3 octobre 2017 - 28 janvier 2018, Actes Sud, 2017, p. 319 et 365.

2. Coll MQB PF0116732.

3. Inv. 71.1931.82.6 ; inv. 71.1935.80.40.1 ; inv. 71.1935.80.42.1 ; inv. 71.1931.87.20.

4. Publié in *Les forêts natales*, 2017, p. 149.



© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Gautier Deblonde

Masque nzebi, village de Pana, Gabon, ancienne collection du Docteur Jean-Claude Andrault, bois (*euphorbiacea*), pigments (kaolinite, poudre de coquillage, bleu d'origine organique), h : 24 cm, l : 14 cm, xix^e siècle (?), inv. 70.2018.17.1.

★ Augusto Panini : la passion des perles

Alors que l'exposition « L'art des perles en Afrique – Collection Mottas » ouvre ses portes au musée Rietberg de Zurich, Augusto Panini, spécialiste passionné, a accepté de partager avec nous son goût pour les perles de verre. Il inaugure ainsi une nouvelle rubrique consacrée aux collectionneurs. Il nous fait part ici de ses voyages, de son histoire ainsi que celle de ces petits objets si précieux.



© société des Amis du musée

Vous êtes un collectionneur et un spécialiste reconnu des perles de verre, pouvez-vous nous raconter l'histoire de votre collection et la naissance de votre spécialité ?

Mon histoire avec l'Afrique débute il y a quarante ans. Entrepreneur dans le domaine des foulards, je suis arrivé en 1978 au Bénin en tant qu'industriel dans le domaine textile. L'Afrique de l'Ouest était un marché important.

C'est dans ce cadre que j'ai découvert l'Afrique et plus particulièrement le Mali. Le temps professionnel sur ce continent est différent de l'Europe. Il s'agit d'un temps

long. C'est sur le mythique Marché rose de Bamako, mais également chez les antiquaires, que j'ai découvert des objets qui témoignent de l'histoire du Mali. C'est de cette façon que j'ai pris conscience de l'histoire de l'Afrique, une histoire ancienne, qui remonte à l'époque médiévale, et dont je ne connaissais rien. Les objets qui m'ont fait découvrir cette très riche histoire de l'Afrique sont les terres cuites de Djenné, découvertes sur les bords du fleuve Niger. Elles constituent un univers fascinant mais, à mes yeux, muet, difficile à interpréter.

Le plus important cependant est le fait que, à la même époque, j'ai découvert d'autres objets, les perles en verre, qui ont un rôle crucial en Afrique ! Vendues par les Africains, elles sont portées lors des cérémonies car elles symbolisent votre rang et votre fonction dans la société. Une perle c'est, en fait, une pièce de monnaie. Le décor,



© Augusto Panini



Augusto Panini au marché des perles d'Odumase, Ghana (ill. 1) ; collier de perles rosetta (détail) (ill.2) ; jeune fille portant des colliers de perles pendant l'initiation du dipo, Odumase (Ghana) (détail) (ill.3).



Portrait d'Yves Agossou dans son temple à Cové (Bénin) (ill. 4).

© Augusto Panini

la forme, les couleurs sont des éléments fondamentaux qui témoignent de l'origine des perles. Je me suis donc intéressé à ces objets.

Ce que je ne savais pas encore c'est qu'il s'agissait de témoignages très anciens. Les colliers de perles sont portés au moins depuis le ^{x^e} siècle et c'est une tradition qui se poursuit encore aujourd'hui. De nos jours, ce sont des perles en plastique ou alors des copies chinoises de perles vénitiennes qui sont portées. Une perle découverte sur les bords du fleuve Niger, par exemple, raconte une histoire. Datée du ^{xiii^e}-^{xiv^e} siècle, elle est le témoignage d'échanges commerciaux et culturels des empires du Mali avec d'autres territoires comme l'Égypte, le Moyen-Orient ou l'Europe. C'est aussi la période des voyages d'Ibn Battuta⁽¹⁾. Un élément fondamental est le commerce et les relations commerciales qui s'établissent par le biais des caravanes. C'est l'époque des grands royaumes et du commerce de l'or, il suffit d'évoquer le célèbre Kankan Moussa⁽²⁾. Le Niger est comme le Nil, soumis aux saisons et aux crues. Après ces périodes de débordements, l'eau se retire et emporte la terre de surface, laissant ainsi apparaître nombre de témoignages archéologiques venus des anciennes sépultures des bords du fleuve : des fragments de terre cuite ou encore des perles par exemple. Les éleveurs-pasteurs nomades ou touaregs de ces régions ramassent ces éléments. Ils portent ces perles avec leurs propres bijoux car ces perles présentent des motifs en forme d'yeux supposés magiques et thaumaturgiques.

Pouvez-vous nous parler plus particulièrement des « Trade Beads » appelées également « perles de traite » comme par exemple les célèbres perles à chevrons, les rosetta ?

Les « Trade beads » constituent une référence. Au ^{xviii^e} siècle, les perles arrivaient par bateau en Afrique pour y être

vendues. Il faut se replacer dans le contexte commercial de l'époque, où les Européens les échangeaient contre des marchandises précieuses comme l'or, l'ivoire ou les esclaves. Leur usage en Afrique est une tradition ancienne qui remonte au ^{x^e} siècle.

Du ^{x^e} au ^{xv^e} siècle, les perles utilisées proviennent du Proche et du Moyen-Orient, d'Hébron en Palestine ou de la Perse mais aussi de l'Égypte, de Fustat par exemple. La tradition de la production de verre remonte à l'époque phénicienne et s'est poursuivie ensuite à l'époque romaine. Le verre est une matière très précieuse. Toutes les civilisations ont été fascinées par sa transparence et par ses magnifiques couleurs. De plus, les perles de verre subissent peu le phénomène d'altération et se conservent.

Puis, les routes commerciales des perles changent. L'arrivée de Tamerlan et des Mongols au Proche-Orient entraîne la fermeture des ateliers de production. Arrivent alors les bateaux des puissances navales européennes. Avec ces nouvelles routes, les Vénitiens trouvent d'autres débouchés pour leur production de perles. Les ateliers vénitiens vont reprendre les modèles de perles anciennes. Certains auteurs ont prétendu à propos de ce marché qu'il y avait quelques cent mille différentes catégories de perles alors produites. Les inventaires conservés dans les archives du musée du verre de Murano dénombrent environ vingt mille perles différentes produites entre 1820 et 1890. Les ateliers vénitiens recopiaient certes les anciens modèles mais ils ont surtout été à l'origine de la création de nouveaux modèles.

Un modèle particulièrement important et célèbre est la perle à chevrons, ou rosetta. « Reine des perles », elle aurait été inventée à la fin du ^{xv^e} siècle dans l'atelier Barovier de Venise. C'est une perle de grandes dimensions et très complexe qui, par conséquent, était et reste coûteuse. Les rosetta, symbole de leur pouvoir, étaient



L'armée des fétiches (ill. 5) ; la vendeuse d'aubergines avec son collier d'ambre (ill. 6).

portées sur deux ou trois rangs en pendentif par les rois et les chefs. Cette pratique remonte à la fin du ^{xv}^e siècle mais existe encore de nos jours : au Ghana, certains rois ashantis portent encore des rosetta en bracelet ou en collier pour symboliser leur prestige et lors de l'initiation des jeunes filles chez les Krobo, les perles sont très importantes. Lors des funérailles également, il est d'usage de porter des perles noires avec des motifs d'yeux en blanc. Pour les mariages, ce sont des perles blanches. Les féticheurs les utilisent aussi afin d'entrer en relation ou de faire plaisir aux divinités. Au Bénin, à Cové, par l'intermédiaire de Madame Gaëlle Beaujan, j'ai fait la connaissance d'Yves Agossou. Yves vous reçoit dans son temple où il est de bonne augure d'apporter des perles aux divinités, comme la déesse Mami Wata, qui les aime beaucoup.

La manufacture des perles est également aujourd'hui reprise en Afrique. Dans la région de Krobo, une ethnie produit ses perles à base de bouteilles en verre récupérées. C'est ainsi que dans les poubelles ghanéennes, on ne trouve plus une seule bouteille de verre ! Les perles de Krobo sont vendues partout. J'en ai constitué une collection que je trouve absolument magnifique. C'est quelque chose d'important que les Africains aient repris cette tradition ancestrale. De plus, cet artisanat, basé sur le recyclage donc écologique, donne du travail à des milliers de personnes. Aujourd'hui, les perles de Krobo sont connues partout dans le monde et elles sont de formidables ambassadrices de l'Afrique, exportées au Maroc, aux États-Unis, en Italie, entre autres.

Les ateliers ont repris les anciens modèles de perles mais ils produisent également, et c'est important, des modèles originaux. Sur tous les marchés en Afrique où l'on trouve des colliers ethniques, 80 % des perles utilisées sont des perles

Krobo. Je me réjouis que la tradition de porter des colliers de perles de verre, qui a débuté en Afrique il y a dix siècles, se poursuive encore aujourd'hui ! D'ailleurs chaque fois que je vais au Ghana, je vais voir trois ou quatre fabricants que je connais plus particulièrement et je passe des journées entières avec eux. Nous nous entendons très bien et ils s'intéressent à mon travail ainsi qu'à mes livres, car ils trouvent à l'intérieur des modèles à reproduire. Et plutôt que des copies, je les invite à faire leurs propres créations, car je trouve leurs modèles originaux beaucoup plus intéressants.

Dans vos collections, y-a-t-il un objet ou plusieurs objets que vous préférez, pourquoi et quelle est ou quelles sont les histoires ou les rencontres associées à ces objets ?

Ma vie en Afrique est riche, riche de quarante années passées sur place à faire des rencontres et à découvrir l'extraordinaire histoire et le remarquable patrimoine de ce continent. J'habite en Italie sur les bords du lac de Côme. Dans la cuisine, il y a une cheminée avec une grande console en bois sur laquelle se trouve rassemblée une armée de petits fétiches. Ce ne sont pas des pièces anciennes, mais c'est justement pour cela qu'elles sont à mes yeux les objets sans doute les plus précieux de ma collection. Ce sont des cadeaux que j'ai reçus pendant mes quatre décennies d'histoire et de relations avec l'Afrique. À chaque fois que je me rends en Afrique, un chef de village ou un guide m'offrent des objets de ce type. Les plus importants de ces témoignages qui m'ont été offerts ou confiés sont les ibedji.

Mon histoire d'amour avec le continent africain a débuté à Porto Novo au cœur du Bénin. Là-bas, dans les cultes du vaudou existe une tradition très importante qui



Femme avec des statuettes de jumeaux de famille (ill. 7).

© Augusto Panini

s'est ensuite diffusée au Nigeria et au Ghana : le culte des jumeaux. En termes de naissances gémellaires ou de naissances multiples, il faut savoir que le Bénin fait partie des pays africains qui enregistrent un taux parmi les plus élevés du monde. Quand les enfants ne survivent pas, les traditions racontent qu'ils sont partis dans la forêt. Les parents vont alors chez un féticheur qui fabrique des statuettes représentant les enfants disparus. La ou les statuettes sont rapportées à la maison, puis elles sont nourries, lavées et soignées car elles remplacent les enfants morts. La mère a la charge de s'occuper de ces ibedji mais, quand elle meurt, elle les laisse au fils aîné qui doit à son tour s'en occuper.

Chaque année, je suis invité à Ouidah ou à Porto Novo en septembre pour la fête des jumeaux. En 2017, je suis allé à Ouidah. En face du temple du Python sacré, il y a la cathédrale où se tient à six heures du matin la cérémonie pour les jumeaux morts-nés. Beaucoup de personnes font le déplacement, viennent des villages alentour et portent des costumes de fête avec des perles. Je trouve que c'est une fête très importante, et toutes les fois où j'y ai assisté avant de quitter ensuite le Bénin, on m'a confié une statuette. Voilà pourquoi j'en ai tant aujourd'hui.

Elles vivent avec nous à la maison, elles sont installées comme je vous l'expliquais dans la cuisine. Et je regarde et je vis avec beaucoup de tranquillité et de bonheur avec cette armée de petites statues dont nous nous occupons. Pour chacune des statuettes je me souviens d'où elle vient et quelle est la personne qui me l'a confiée. La dernière, je l'ai reçue en septembre 2016, à Cové.

Dans votre vie de collectionneur mais aussi de chercheur, avez-vous des histoires ou des anecdotes à nous raconter ?

L'histoire que je vais vous raconter se passe il y a dix ans. J'étais en Mauritanie pour une expédition dans le désert. L'anecdote se déroule la veille du Tabaski, la fête du mouton dans la religion musulmane, quarante jours après le Ramadan. Nous étions sur un grand marché à la frontière entre le Mali et la Mauritanie dans le village de Nara. Il y avait énormément de monde, de vendeurs, d'acheteurs.

En tant que collectionneur de perles, je faisais des photos des habitants qui portaient à cette occasion leur plus belle parure. Mes yeux sont toujours à la recherche de ces objets, et il y avait là des dames avec des colliers extraordinaires. Une, en particulier, qui vendait sur un petit mouchoir posé au sol quatre aubergines et trois oignons. Elle portait à son cou un superbe collier d'ambre, matière très précieuse et très recherchée au Mali, qui possède une symbolique propitiatoire très importante ! Son collier était impressionnant, avec des perles d'ambre grosses comme des œufs. J'ai acheté tout ce qu'elle vendait, les oignons et les aubergines pour environ 1 000 francs CFA. Et je me suis alors permis de lui demander si je pouvais lui poser une question. J'ai senti qu'elle se refermait immédiatement. Je lui ai alors fait un compliment sur la beauté de son collier d'ambre et j'ai poursuivi en lui expliquant le paradoxe qui avait surgi dans mon esprit européen. En effet, je ne comprenais pas pourquoi elle vendait quatre aubergines et trois oignons pour 1 000 francs CFA alors qu'elle possédait autour du cou un tel trésor. Pourquoi ne le vendait-elle pas ? Il valait bien 200 ou 300 000 francs CFA. Je lui ai expliqué que j'étais prêt à le lui acheter. Et j'ai ainsi reçu la plus belle leçon qui soit lorsqu'elle m'a expliqué ce que représentait ce collier pour elle !

Nous sommes allés nous asseoir tous les deux dans un coin isolé du marché. Elle m'a raconté alors que la

boule centrale lui a été donnée par sa grand-mère, que la perle d'ambre suivante était à sa mère et lui avait été transmise à sa mort parce qu'elle était l'aînée de la famille. Puis elle m'a indiqué encore, car c'était très important pour elle, que la perle de gauche lui avait été offerte par son mari lors de la naissance de leur fils aîné, et ainsi de suite. Je compris alors la signification et la valeur de ce collier. Elle conclut en déclarant que les aubergines et les oignons n'étaient que des marchandises qu'elle avait besoin de vendre pour vivre. Jamais elle ne se séparerait de son collier car « elle en a besoin pour être » ! À partir de ce moment-là, je n'ai plus jamais demandé à quiconque de me vendre son collier. De plus, lorsque je vois des parures de ce type à vendre dans une boutique, je repense à cette rencontre et au caractère éminemment précieux de ces biens. Chaque collier porte en lui la signification d'une vie entière !

Quelle relation entretiennent votre femme et votre famille avec vos collections ?

Je trouve qu'en France vous avez une habitude très élégante : vous indiquez que la collection est celle de *Monsieur et Madame*. Cette habitude témoigne du fait qu'une collection est un univers que l'on partage nécessairement avec ses proches et sa famille, et c'est évidemment le cas pour la mienne. Par exemple, si vous regardez dans le catalogue de l'exposition « L'Afrique des routes » dans la provenance des pièces que nous avons prêtées, il est noté collection A. et G. Panini. Mon épouse m'a d'ailleurs dit que cette notice n'allait pas car ce n'était pas sa collection. Je lui ai alors fait remarquer qu'une collection n'existait pas au sein d'un couple si l'un n'était pas d'accord.

Depuis quarante ans, mon épouse Giuliana vit avec mon amour pour les perles. Elle n'a jamais partagé mes passions et ni mes goûts de collectionneur mais paradoxalement sa participation est fondamentale. Lorsque je suis en train de négocier l'achat de perles, j'ai grandement besoin de

son aide. Dévoré par la passion, je me trahis souvent sur le fait que je tiens à avoir absolument une pièce. C'est trop évident. C'est en quelque sorte comme au poker, où il ne faut pas dévoiler son jeu, et mon épouse, elle, est raisonnable (ou rationnelle). Elle me conseille pour les bonnes pièces, me dit de faire attention. Elle m'aide au moment des négociations et c'est fondamental.

En ce qui concerne la transmission de cette passion pour les perles, c'est quelque chose que j'ai commencé à faire connaître à mon petit-fils. Il vient souvent à la maison et je lui montre les pièces de ma collection, je lui explique leur signification et leur valeur et je m'aperçois que cela le passionne.

Vous avez prêté des perles et des colliers pour l'exposition « L'Afrique des routes » au musée du quai Branly mais également pour l'exposition « Les aventuriers des mers » à l'Institut du Monde Arabe (IMA), comment s'est déroulée la sélection des objets avec les commissaires de ces expositions ?

C'est important que les objets de ma collection vivent, et donc fondamental qu'ils soient prêtés à des musées ou à d'autres types d'institutions ; cela me plaît beaucoup. Selon moi, il est capital que les gens découvrent l'importance des perles dans la culture, les traditions et l'histoire africaine.

Il y a trente ans environ, j'ai eu un mentor qui me faisait remarquer qu'une collection ne devient importante qu'à partir du moment où elle est exposée ; il faut qu'elle sorte des tiroirs du collectionneur pour le bien des musées et des institutions, mais surtout pour le bien du collectionneur lui-même.

Ainsi ma première exposition s'est tenue dans le musée archéologique de ma ville de Côme, le Museo Archeologico Giovio, dans les années 1990. Il y avait là des objets que j'aimais beaucoup, des trésors dont je connaissais chaque histoire. Mais au moment de la sélection il faut faire une analyse sans émotion, rationnelle, en s'interrogeant tout simplement sur la question : en quoi cet objet est-



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

Vue de l'exposition « Afrique des routes » (ill. 8) ; trois colliers en pâte de verre, Égypte et Moyen Orient, collection A. et G. Panini, Côme (ill. 9).

il important ? C'est quelque chose qui est très dur pour un collectionneur car il faut choisir quels objets sont importants pour eux-mêmes mais qui ont aussi un réel intérêt à être exposés et connus.

L'exposition « Il Mondo in una Perla » s'est tenue récemment au Museo del Vetro de Murano, pouvez-vous nous en dire plus sur cet événement et sur votre travail au sein de cette exposition ?

J'ai travaillé sept ans sur la collection de perles de verre du musée de Murano, que j'ai connu il y a quinze ans quand je commençais à faire des recherches pour mon premier livre^(c). J'ai alors pu constater la richesse de celle-ci. Cette collection, conservée dans les réserves, n'avait jusqu'alors pas été étudiée. Toutes les informations avaient été perdues. En effet à partir de 1920, la production de Venise s'est orientée vers un autre domaine : la production des vases, de design. Les grands ateliers, comme Barovier ou Venini, se sont alors engagés dans ce type d'entreprise et les perles n'intéressaient plus personne. Il n'y avait aucune information sur les catalogues ni sur les perles de verre conservées au musée, je me suis donc lancé dans cette recherche avec passion, tout seul.

J'ai fait quatre mille photos dont mille deux cents sont publiées dans mon ouvrage^(d). Ce fut un très long travail qui a nécessité d'importantes recherches. À chaque perle correspond une notice avec les informations sur l'époque, les dimensions, l'atelier, etc. Nous avons travaillé sur chacune en comparant à chaque fois avec les échantillonnages pour identifier l'atelier de production. Heureusement, nous bénéficions également de la documentation du fondateur du Museo del Vetro, Vincenzo Zanetti, publiées au XIX^e siècle. Dans la continuité de ce travail de recherches s'est tenue l'exposition « Il Mondo in una Perla » du 8 décembre 2017 au 4 avril 2018 au Museo del Vetro de Murano, qui a rencontré un succès important.

Vous préparez pour 2018-2019 deux autres expositions, la première au Japon et la seconde en Croatie, et vous avez également un projet de publication, pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

Le 18 avril 2018, dans le Hakone Glass Forest Museum au Japon, s'est ouverte une exposition sur les Barovier. La verrerie Barovier est la plus ancienne de Venise encore en activité. Le travail de cet atelier est connu en particulier grâce à une pièce majeure du musée du verre de Murano, la coupe Barovier : une coupe de mariage bleue saphir, associée à Angelo Barovier, réalisée dans les années 1470, et recouverte de scènes peintes avec des émaux polychromes. Un peu plus tard, en 1482, d'après les traditions, Marie Barovier, aurait imaginé la fameuse perle dont nous avons déjà parlé, la rosetta. Elle mit au point une canne de verre composée de différentes épaisseurs, dont elle coupa un morceau et non plus seulement une tranche. Celui-ci est ensuite taillé à la meule sur chacune de ces extrémités. On fait ainsi ressortir les différentes couleurs, bleu blanc et

rouge, et on obtient des motifs en triangle. On parle alors de motifs en chevrons. Cette dénomination, qui vient de l'anglais, fait référence aux grades des militaires.

Un document de succession des Barovier de 1482 mentionne des rosetta simples. Il s'agit du premier texte qui fasse référence aux rosetta. En fait, la canne rosetta, la matière première de la perle rosetta existait déjà dans l'Antiquité romaine dans les différentes régions de la Méditerranée mais était destinée uniquement à la fabrication de verre mosaïque et non de perles. À Venise, la production aurait été abandonnée vers le milieu du XVI^e quand un verrier vénitien serait parti en Hollande pour produire les mêmes perles pour les commerçants juifs d'Amsterdam qui avaient le monopole du commerce avec les colonies américaines. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e, vers 1882, qu'on fabriqua à nouveau des rosetta à Venise, dans l'atelier de la société Venizia-Murano, qui avait reçu une commande de deux cent cinquante mille perles de ce type.

Ensuite, en mai 2019, à Zadar en Croatie, dans le musée du verre antique, je vais également prêter des perles de ma collection. La Croatie est un pays riche de verres antiques en raison des épaves qui ont sombré le long des écueils de ses côtes. La collection, très riche, présente des pièces depuis l'Antiquité romaine jusqu'à la Renaissance. Dans ce cadre, je vais prêter environ 800 de mes pièces pour une exposition intitulée « La magie des perles, Venise, XV^e-XX^e siècles ».

En ce qui concerne une prochaine publication, mon premier ouvrage paru en 2007 portait principalement sur les perles du Moyen-Orient au Moyen Âge. Depuis, j'ai, d'une part, considérablement approfondi mes connaissances sur les perles de Venise et d'autre part, enrichi ma collection de nombreuses pièces complémentaires. Donc, je suis en mesure de faire un nouvel ouvrage qui traitera cette fois-ci des perles de Venise depuis le Moyen Âge, les XIV^e-XV^e siècles, jusqu'à nos jours. Cela me permettra d'évoquer les ateliers qui existent encore aujourd'hui comme la maison Moretti ou Barovier. La publication de cet ouvrage est prévue pour 2022.

Propos recueillis par Sylvie Ciochetto

BIBLIOGRAPHIE :

- a. Marie-Françoise DELAROZIERE, *Perles d'Afrique*, Edisud, Espagne, 1994.
- b. Ly DUMAS, *Perles couleurs d'Afrique*, éditions Gourcuff Gradenigo, Montreuil, 2009.
- c. Augusto PANINI, *Perle di vetro mediorientali e veneziane VIII-XX secolo*, Skira, Italie, 2007.
- d. Augusto PANINI, *The world in a bead – The murano glass museum's collection*, Antiga Edizioni, Italie, 2017.
- e. *Droplets from the Adriatic Sea Glittering Venetian Beads*, Hakone Glass Forest Museum, 2012.

NOTES :

- 1. Ibn Battuta est un écrivain arabe et l'un des plus grands voyageurs de tous les temps.
- 2. Kankan Moussa est considéré comme roi des rois de l'Empire du Mali entre 1312 et 1337.

★ Le magasin des petits explorateurs

Ouverte depuis le 23 mai 2018, l'exposition « Le Magasin des petits explorateurs » propose une réflexion sur l'éducation, l'altérité et l'évolution du regard, depuis les récits de voyages de Cook et Bougainville jusqu'à nos jours, en prenant la littérature jeunesse et la production culturelle destinée aux enfants comme terrain d'exploration. Le commissariat de l'exposition a été confié à Roger Boulay, muséologue, spécialiste du patrimoine kanak, des arts océaniques et de l'imagerie des mondes exotiques. Il s'est entouré de Julien Bondaz et Pierre-Yves Belfils. Ce dernier, Responsable des collections périodiques et des collections numériques au musée du quai Branly – Jacques Chirac est revenu, pour nous, sur cette exposition.



Vous êtes responsable des collections périodiques et des collections numériques de la médiathèque du musée, pouvez-vous nous dire quelques mots sur cette mission ?

Au musée, mes trois principales missions sont enrichir, conserver et valoriser les collections périodiques.

La mission d'acquisition est double car elle concerne la politique d'acquisition à la fois de la médiathèque et du salon de lecture Jacques Kerchache dont les publics sont différents. Pour la médiathèque, nous sommes dans le cadre d'une bibliothèque de recherche ou universitaire. Nous accueillons par exemple des professionnels, des étudiants et des enseignants. La politique documentaire du salon de lecture Jacques Kerchache, est d'une part en lien avec les expositions et d'autre part en relation avec les collections permanentes du musée. Le public s'y rend afin de poursuivre l'expérience d'une visite d'exposition ou pour approfondir sa découverte du plateau des collections grâce aux fonds documentaires sur les quatre continents extra-européens. La politique d'acquisition est également complémentaire des expositions. Par conséquent, nous pouvons acquérir des revues qui vont être exposées. Nous sommes donc à l'articulation entre l'art et la recherche : nous acquérons des ouvrages soit pour leur qualité esthétique, soit car ils représentent un pan de l'anthropologie ou des arts non-occidentaux.

Ma seconde mission est une mission de conservation. Il faut prévoir les conditionnements de ces ouvrages. Je

m'occupe également de la restauration des revues. La question des reliures est plus complexe qu'il ne semble car nous sommes à la fois bibliothèque de musée et bibliothèque de recherche. Ainsi, il est plus évident d'exposer une revue plutôt qu'une année de revues qui ont été reliées. Ma mission est passionnante car il faut donc faire coexister tous ces différents enjeux, qui ne sont pas antinomiques mais plutôt complémentaires.

Enfin, ma troisième mission consiste à valoriser les collections de revues de la médiathèque. Ce que j'ai pu faire pleinement en participant au commissariat de cette exposition.

Vous avez donc collaboré avec Roger Boulay pour le commissariat de l'exposition « Le magasin des petits explorateurs ». Quel est votre rôle sur cette riche et foisonnante exposition ?

J'accompagne modestement Roger Boulay dans le cadre de cette exposition. Ma mission consiste essentiellement à rechercher des œuvres et à les documenter. C'est un travail conséquent car environ quatre cent cinquante pièces (œuvres originales, documents, reproductions, extraits de films, de dessins animés ou de séries télévisées) sont exposées.

À cette occasion, j'ai pu enrichir également le fonds de la médiathèque avec des acquisitions de chefs-d'œuvre tel *Macao et Cosmage* (ill. 1). Cet album est la première édition jeunesse réalisée par la *Nouvelle Revue Française* en 1919. L'auteur est Edy Legrand, un peintre orientaliste, qui a réalisé quelques ouvrages pour les enfants. *Macao et Cosmage* raconte l'histoire, sur une île déserte, d'un jeune garçon blanc et d'une jeune

filles noires. Cette robinsonnade romantique et tragique en même temps porte également une dimension anticoloniale. Elle est un tournant dans l'édition jeunesse de cette période. En effet, tandis que l'image prend une place fondamentale dans la narration, le texte reste présent avec une magnifique typographie. Superbe publication esthétique, l'album est une voix anticoloniale pour la jeunesse et incarne également une mini-révolution éditoriale.

Quelle est ou quelles sont les fonctions des périodiques dans cette exposition ?

Des périodiques des réserves et d'autres fonds de revues du musée de l'Homme ou du musée des arts africains et océaniques sont présentés dans l'exposition. Ces différentes publications illustrent le propos scientifique du parcours en étant une parfaite démonstration des différentes tendances entre récit objectif et propos romantique.

Le titre de l'exposition est un clin d'œil à une revue : *Le Magasin pittoresque* (ill. 2). Les revues, *Le Magasin pittoresque*, *La Mosaïque* ou *Le nouveau magasin* apparaissent dans la première moitié du XIX^e siècle grâce au progrès des presses mécaniques d'imprimerie. Le terme de « magasin » a été choisi car ces revues sont achalandées comme des magasins avec plusieurs rayons, c'est-à-dire des chapitres : histoire, sciences et sciences naturelles par exemple.

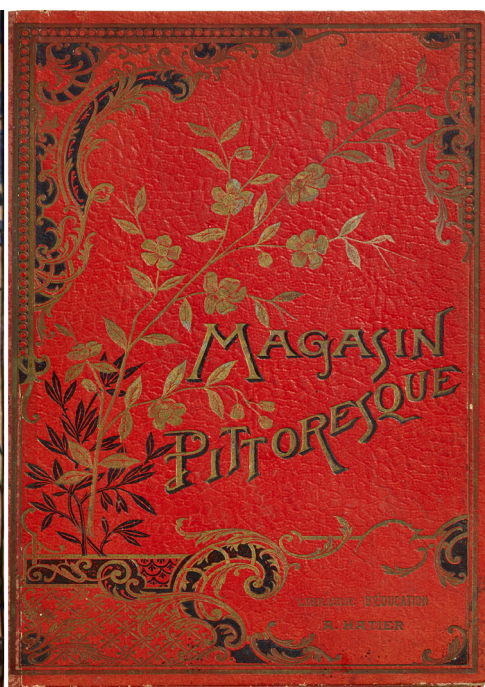
Nous présentons une autre revue : *Le journal des voyages*. Il s'agit d'une parution hebdomadaire de la seconde moitié du XIX^e siècle. Valant seulement quelques sous, ciblant les familles, elle était beaucoup lue. Sous-titrée « et des aventures de terre et de mer », cette revue sensationnaliste possédait une abondante imagerie

populaire et véhiculait de nombreux stéréotypes. Le journal trainait sur la table ou était lu le soir pour ses récits réalistes de voyages et d'explorations, ses feuilletons et ses fictions rocambolesques. Les jeunes lecteurs étaient fascinés par les aventures en aéroplane ou en ballon avec un « cannibale » et un « sauvage » mais aussi un crocodile, un gorille ou un rhinocéros.

Il y a également des prêts dans cette exposition, provenant du musée Jules Verne de Nantes ou du musée de l'Air et de l'Espace entre autres, avez-vous des anecdotes à nous raconter à ce sujet ?

Pour la préparation de l'exposition, Rober Boulay et moi-même sommes partis à la découverte des riches et foisonnantes collections d'objets et de jouets de musées absolument incroyables. C'est ainsi que nous avons découvert le musée de la marine de Nantes et le musée Jules Verne. Ce dernier a prêté un jouet représentant le Nautilus et des vues stéréoscopiques « Le Tour du monde en 80 jours ». Le Mucem a aussi prêté plusieurs fabuleux objets pour cette exposition. Nous avons également passé deux jours dans les réserves du Musée National de l'Éducation (MUNAE) de Rouen. Nous étions fascinés par les collections de bons points, de protège-cahiers ou encore de mappemondes.

Figure aussi parmi les prêteurs le musée de l'air et de l'espace du Bourget. Dans leurs réserves, l'enfant qui sommeille en nous s'est émerveillé devant les splendides ensembles de maquettes et de montgolfières. Ce musée conserve également le matériel du comte Henry de La Vaulx. Nos collections sont complémentaires car, au musée, nous avons des objets qui ont été rapportés de Patagonie par cet explorateur sur terre, sur mer et en ballon. Un briquet



© musée du quai Branly - Jacques Chirac, photo Claude Germain

Edy Legrand, *Macao et Cosmage ou l'expérience du bonheur*, Paris, N.R.F., 1919, inv. RC.223 (ill. 1) ; *Le magasin pittoresque*, Paris, E. Charton, 1841, inv. LMPE.177a, musée du quai Branly - Jacques Chirac (ill. 2)

★ L'exposition temporaire



Jean Marcellin, *Pilotorama* – Les Jivaros (détail), inv. 70.2017.15.5 (ill. 3) ; couronne (détail), ethnité Shuar (Jivaro), plume et vannerie tissée toilée, inv. 71.1871.59.1, musée du quai Branly – Jacques Chirac (ill. 4).

en queue de tatou qui lui appartenait est présenté dans l'exposition (ill. 5). Henry de La Vaulx est représenté dans le parcours car il a collaboré avec l'auteur de revues jeunesse Arnould Galopin.

Lorsque vous étiez enfant quel héros étiez-vous ? Plutôt Robinson ou plutôt Phileas Fogg ? Et aujourd'hui quel héros rêvez-vous d'être ?

Enfant, sans hésitation, mon héros était Phileas Fogg. Tout simplement car il a vécu beaucoup plus d'aventures que Robinson, qui reste sur son île. Phileas Fogg fait le tour du monde, un voyage que nous avons tous rêvé de faire quand nous étions enfant. Et puis, j'ai grandi avec le dessin animé *Le tour du monde en 80 jours*, l'adaptation nippon-espagnole de 1981 du roman de Jules Verne dans laquelle les personnages sont des animaux. Nous en présentons les figurines en plastique moulé de 1985 prêtées par le musée des arts décoratifs.

Le grand explorateur de mon enfance est également Indiana Jones. Je garde le souvenir de mes peurs lorsque

j'ai vu le premier film de la série « Les aventuriers de l'arche perdue ».

Aujourd'hui, en travaillant pour la préparation de cette exposition, j'ai pu vivre mon rêve d'être Sherlock Holmes. Certes, ce n'est ni un explorateur ni un grand aventurier, mais j'apprécie sa quête de l'indice et du détail scientifique. Je trouve que cela correspond également à certaines de mes missions au musée.

Enfin quels sont vos objets ou revues préférés dans ce parcours ?

Cette exposition m'a permis d'accomplir pleinement une de mes missions, la valorisation des titres et des ouvrages que nous conservons. Les titres présentés ont une valeur esthétique ou sont des témoignages historiques.

Parmi mes revues préférées, il y a *Le Magasin pittoresque* et *Le journal des voyages* pour la richesse et la variété de leurs illustrations. Je reviens également sur l'album *Macao et Cosmage*. Très roussauiste, il évoque l'homme à l'état de nature non corrompu par la société.



Briquet, XIX^e siècle, Argentine, queue de tatou, inv. 71.1899.8.84 (ill. 5) ; Jean Marcellin, *Pilotorama* – Les Touaregs (détail), inv. 70.2017.15.2, musée du quai Branly – Jacques Chirac (ill. 6).



Affiche de l'exposition « Le magasin des petits explorateurs » (ill. 7) ; Blin, Khun, Ozouf, *Mon premier livre de géographie*, (détail), Delagrave, collection privée R. B. (ill. 8).

Nous sommes en 1919, des soldats français débarquent et détruisent le paradis des deux héros. A la fin de leur vie, ils pourront se réfugier dans un petit lopin de terre encore vierge. Avec ce travail d'Edy Legrand, nous avons à faire à de la belle littérature jeunesse.

Grâce à cette exposition, j'ai pu voir des objets fantastiques comme un passe boule de fêtes foraines et un jeu de tir comique. Le premier, en bois peint, date des années 1900. Ce jeu d'adresse représente une figure noire avec un turban. Cette représentation participe pleinement de l'imagerie caricaturale à la période coloniale. Le second a été produit par la maison d'édition Saussine au début du ^{xx}e siècle. Il s'agissait de tirer avec un pistolet à fléchettes sur quatre personnages noirs. Ce jeu révèle lui aussi les stéréotypes en vigueur à l'époque coloniale. Ces deux objets ont été acquis pour le musée à l'occasion de l'exposition.

Parmi les illustrateurs et les dessinateurs, j'ai découvert le travail de Jean Marcellin. Il a réalisé des planches du *Pilotorama*, le supplément intérieur double page du magazine *Pilote*. Avec un court texte

et une grande illustration double page, il présentait une population de la planète. Dans l'exposition, vous verrez les planches originales, des gouaches sur papier, des années 1960 des Jivaros (ill. 3) et des Touaregs (ill. 6) acquises par le musée. Les autres planches sont présentées dans la boîte d'art graphique sur le plateau des collections. Jean Marcellin travaillait au musée de l'Homme et donc nous présentons en parallèle les planches et les objets qui l'ont inspiré (ill. 4). Nous montrons également le rendu final très simplifié de l'édition *Pilotorama*. Cette question est également l'occasion de revenir sur la splendide maquette en coupe du Nautilus prêtée par le musée Jules Verne de Nantes. Elle a été faite par un officier de marine. Enfin, nous présentons un équipement pour une expédition polaire de Paul-Emile Victor avec en parallèle un ouvrage jeunesse *Apoutsiak le petit flocon de neige* dont il est l'auteur en 1948. Voilà quelques-uns de mes choix dans cette riche exposition !

Propos recueillis par Sylvie Ciochetto



De g. à dr. : Alain Saint-Ogan, *Zig et Puce aux Indes* (détail) (ill. 9) ; *Guerrier du Congo* (détail), gravure en eau-forte et aquarelle, inv. PP0183087 (ill. 10) ; *Tarzan* (détail), 1950, collection privée R. B. (ill. 11).

★ La recherche scientifique au musée

Dans ce trente-et-unième numéro de Jokkoo, deux des scientifiques du musée sont revenus pour nous sur leurs missions. Christophe Moulhérat, Chargé d'analyse des collections, nous parle du tapirage, technique dont les mystères commencent à être percés par la science. Philippe Charlier, récemment arrivé au musée en tant que chargé d'enseignement et de recherche, revient quant à lui plus largement sur sa carrière et ses missions au musée du quai Branly – Jacques Chirac.

Le tapirage ou l'art de modifier la couleur des plumes sur les oiseaux vivants

D'origine incertaine, peut-être dérivé du créole « tapi » signifiant rouge, le terme « tapirage » recouvre l'ensemble des processus permettant de modifier les couleurs des plumes d'oiseaux vivants, et ce de manière définitive. Autrefois répandu dans l'ensemble du bassin amazonien, le tapirage a régressé en proportion de la population amérindienne et ne semble plus guère pratiqué que par quelques peuples isolés, eux-mêmes en grand danger de disparition, dont les Enawenê-Nawê du Mato Grosso, au Brésil.

La découverte récente sur le site de la Huaca del Sol près de Trujillo sur la côte nord du Pérou de textiles d'époque Chimú (entre 1000 et 1470 de notre ère) sur lesquels ont été appliquées des plumes tapirées constitue l'un des plus anciens témoignages de cette pratique. La présence de ces plumes en un lieu où le tapirage n'a, *a priori*, jamais été pratiqué, pose la question de leur origine et de la circulation des savoirs entre le bassin amazonien et la côte pacifique avant l'arrivée des conquistadors. Ces premiers témoignages ont fait l'objet d'une série d'analyses menées conjointement par Yasmín Gómez Casaverde de l'université de Trujillo et le musée du quai Branly – Jacques Chirac avec la collaboration de Serge Berthier de l'Institut des NanoSciences de Paris (INSP), de Jacques Cuisin pour le Muséum National d'Histoire Naturelle (MNHN) et de Bernd Schöllhorn du Laboratoire d'Électrochimie Moléculaire (LEM).

D'un point de vue technique, le tapirage reste un art entouré d'un halo de mystère. Sa pratique,

les mécanismes physico-chimiques en jeu et leurs conséquences, en particulier la pérennité de l'effet coloré au cours des mues successives de l'oiseau, sont mal connus et incompris. Et les quelques rares tentatives récentes de tapirage contrôlées en laboratoire n'ont pas permis de répondre aux questions posées.

Le principe de base du tapirage est à peu près connu et commun à tous les peuples ayant pratiqué cette technique : un oiseau vivant, toujours un psittacidé (aras, perruche, amazone) (ill. 3) est dépouillé de ses plumes vertes. Une mixture à base d'extraits végétaux et/ou animaux est introduite dans le follicule. Lors de la repousse, la plume prend des couleurs allant du jaune au rouge vif, en passant par les oranges. Seule la composition de la mixture varie. Le plus répandu semble être l'extrait cutané de dendrobate, extrêmement toxique, dont l'une tient son nom : dendrobate à tapirer (*dendrobates tuncctorius*). Il peut être remplacé par des extraits divers tels que la graisse de poissons, crocodiles, voire dauphins. Les modalités d'action physiologiques de ces divers produits sur l'organisme vivant sont à ce jour encore inconnues.

D'un point de vue ethnologique et archéologique, la présence de ces plumes au Pérou soulève plusieurs problèmes quant à leur origine (locale ou importée), leur diffusion au sein des cultures précolombiennes des côtes sud, centrale et nord, ainsi que les voies d'acheminement.

Cette technique encore pratiquée il y a un siècle dans l'ensemble du bassin amazonien est actuellement en voie de disparition.

Christophe Moulhérat



De gauche à droite : couronne de plumes tapirées des Enawenê Nawé (Brésil-Mato Grosso), inv. 70.2012.1.2. (ill. 1) ; détail d'une offrande comportant des plumes tapirées, pièce Chimu provenant du site de Huacas de Moche (vers 1000 AD-1470 AD) (ill. 2) ; perroquet du genre *Amazona* appartenant à la famille des *Psittacidae*, une des espèces utilisées pour le tapirage (ill. 3).



Des patients du bout du monde – Entretien avec Philippe Charlier

Vous êtes médecin légiste et archéo-anthropologue. Quel métier !

J'ai commencé en tant qu'anatomo-pathologiste, avant de devenir médecin légiste dans les années 2000. J'ai voulu mettre mes compétences en microscopies optique et électronique à balayage, ainsi que mes connaissances en techniques d'autopsie, au service de l'archéologie, de l'histoire et de l'anthropologie, physique comme sociale. En effet, je refuse la séparation entre ces deux catégories : selon moi, les sciences fondamentales vont de pair avec les sciences humaines. Lorsqu'on étudie le corps biologique, on doit se pencher obligatoirement sur toute l'organisation sociale qui entoure la gestion du corps humain.

Je suis également maître de conférences à l'Université de Versailles – Saint Quentin, rattachée au laboratoire DANTE (EA4498).

Enfin, en parallèle, je suis praticien hospitalier : comme médecin-chef à la maison d'arrêt des Hauts de Seine, mais également en tant que chef de service à la polyclinique de Nanterre, où j'ai créé une consultation d'anthropologie médicale. J'y reçois des migrants qui ont demandé le statut de réfugié politique et j'établis des certificats descriptifs des lésions traumatiques (tortures, mutilations, coups et blessures, etc.) qu'ils ont pu recevoir dans leur pays d'origine.

J'ai ainsi différents types de patients ; certains appartiennent au monde des vivants, d'autres au monde des morts. Dans le cadre des musées, je suis amené à travailler sur des restes humains ou sur des artefacts qui contiennent des fragments corporels. Il ne s'agit alors pas d'objets comme les autres. Ils appartiennent certes à une institution, mais ce sont des témoignages avec un statut particulier. Ils ont été « animés » au sens philosophique du terme, ils ont eu une âme.

Concernant les arts premiers, c'est grâce aux objets que ma mère, pharmacienne à Bangui, achetait à un marchand ambulant, que j'ai découvert l'art africain. Je me suis passionné d'abord pour son esthétique avant d'approfondir mes connaissances sur la portée historique de ces objets. Par la suite, un collègue microscopiste béninois, le docteur Brun, m'a fait découvrir la richesse patrimoniale du Bénin et m'a initié *stricto sensu* aux traditions vaudous. Je suis béninois de cœur et vais d'ailleurs régulièrement dans ce pays pour des missions anthropologiques et archéologiques.

Vous êtes amené à travailler sur des restes humains, pouvez-vous nous dire quelques mots sur cette question délicate ?

En tant que médecin légiste et archéo-anthropologue, je suis amené à me poser des questions sur la déontologie de la recherche sur les restes humains ou artefacts incorporant des fragments du corps humain. Que peut-on faire, que ne doit-on pas faire sur ces témoignages atypiques ? Selon moi, nous devons avant tout les respecter, car ils sont sacrés et dépositaires d'une charge.



© Isabelle Huynh



© musée du quai Branly – Jacques Chirac, photo Patrick Gries

Campagne de prospection archéologique au Bénin (Palais royaux d'Abomey) (ill. 4) ; tsantsa ou tête réduite avec ornement bucal et ornements d'oreille, Jivaro (Shuar), Équateur, inv. 70.2003.11.1 (ill. 5).

Prenons l'exemple d'un boli du Mali. Il tire son pouvoir du fait que l'on ignore quels sont les éléments qui le composent. Mais aujourd'hui, avec les techniques d'imagerie médicale, nous pouvons effectuer un scanner et identifier certains de ces composants : résine, graines, corne par exemple. Dans ce cas d'étude, n'y a-t-il pas déjà une forme de désacralisation de l'objet ? Bien sûr, morphologiquement, celui-ci reste intact car nous ne le touchons pas mais, symboliquement, n'avons-nous pas défloré ce témoignage ? J'ai eu l'occasion de réaliser des missions anthropologiques au Bénin et d'en rapporter pour étude des objets ayant appartenu à des devins, les bokonon. Je les ai scannés afin de voir ce qu'ils contenaient. À mon retour, j'ai rendu les objets intacts et j'ai montré les résultats de mes analyses aux devins. J'ai ainsi évoqué avec eux la question de la désacralisation des objets par les études scientifiques. Leur réponse m'a alors rassuré. Cela ne les inquiétait absolument pas car malgré tout, il nous manque encore toute la connaissance qui est celle des faiseurs de fétiches, comme les conditions de fabrication telles que la date, l'heure, les formules récitées, etc. Nous avons certes acquis des connaissances sur la matérialité des objets par les analyses, ainsi qu'une nouvelle capacité d'étude complémentaire de celle des conservateurs, mais nous n'avons pas touché à la charge et nous n'avons pas porté atteinte au caractère sacré de ces témoignages.

De gros progrès ont été réalisés dans le domaine des sciences médico-légales. Nous arrivons aujourd'hui à pratiquer sur des restes humains des analyses concernant la génétique, les maladies infectieuses et la toxicologie. Prenons le cas d'une statue dogon : l'épaisse patine croûteuse de cet objet est pour le scientifique que je suis une mine d'informations, un formidable coffre-fort de données biologiques ! La microscopie électronique à balayage (MEB) nous permet de dire si dans le sang qui la compose, il y a des hématies d'origine humaine ou animale. Un prélèvement minime dans cette patine – une tête d'épingle contre 1 cm³ auparavant – nous permet de

déterminer, dans le cas de sang humain, son origine (son ethnie par exemple), ainsi que le sexe de l'individu et les parasites dont il était porteur. Nous accédons également au type de céréales ou d'huiles utilisées dans la préparation de la patine sacrificielle. Grâce à l'analyse des pollens, nous connaissons la saison de fabrication, et nous pouvons vérifier s'il s'agit de la même période ou si la réalisation des patines a lieu tout au long de l'année.

Autre voie d'analyses à partir d'échantillons biologiques humains : la question des migrations. À partir des cheveux et du tartre dentaire, nous sommes en mesure de déterminer les lieux de naissance, de vie et enfin de mort d'un individu. Pour caractériser son régime alimentaire, nous utilisons les isotopes de l'azote et du carbone présents dans le collagène osseux ou dentaire. Il est également possible, par une analyse au microscope électronique à balayage du tartre dentaire, d'identifier la nature des fibres, carnées ou végétales. Dans le cas des fibres végétales, par un typage botanique, nous pouvons identifier chacune des espèces ingurgitées par l'individu.

Êtes-vous déjà intervenu au musée du quai Branly et quelle était votre mission ?

Mon travail m'a déjà amené à intervenir au musée du quai Branly – Jacques Chirac pour des missions ponctuelles. Au moment de la création du Pavillon des Sessions par exemple, j'ai collaboré avec Pascale Richardin du C2RMF (Centre de recherches des musées de France) pour réaliser l'étude et l'analyse de la patine d'une quinzaine de pièces dogons.

Dans le cadre du musée, je suis intervenu pour des missions spécifiques, comme préalablement à la restitution des têtes maories de Nouvelle-Zélande. Des études médico-légale et anthropologique ont alors permis de mettre en évidence le fait que les tatouages présents sur les têtes n'étaient pas tous *ante-mortem*. En effet, il s'avère que certains avaient été réalisés *post-mortem* dans le but

d'augmenter le prix de celles-ci au moment de la vente à des occidentaux. Grâce à ces travaux, les responsables du Te Papa Museum de Wellington ont pu réattribuer les têtes à leur clan d'origine en ne tenant compte que des tatouages réalisés *ante-mortem*. Cette exacte attribution à un clan est fondamentale car elle permet à l'âme du défunt de retrouver son chemin et de ne pas errer entre le monde des vivants et celui des morts.

J'ai également été amené à réaliser des examens isolés de pièces muséographiques pour des expositions. À l'occasion de l'exposition « l'Inca et le Conquistador », j'ai participé à l'analyse médico-légale du squelette de Francisco Pizarro afin de vérifier les lésions traumatiques causées par son assassinat. En marge de l'exposition « Cheveux chéris », ce sont trois têtes réduites Jivaro (ill. 5) qui ont été étudiées et lors de l'installation de « Anatomie des chefs-d'œuvre » nous avons, avec Christophe Moulhéat, chargé d'analyses des collections, réalisé des autopsies virtuelles sur des objets du musée. Nous avons ainsi pu visualiser le squelette d'un paquet funéraire fardo du Pérou (ill. 6 et 7), ou encore observer les différents niveaux d'imbibition des offrandes huileuses appliquées par tamponnage sur des statues fang à patine suintante. Enfin, dans le cadre d'études de nouvelles acquisitions, j'ai été amené à scanner un fétiche bizango de Haïti. L'imagerie a révélé la présence au niveau de la tête d'un crâne humain, féminin, qui nous amène à supposer que ce sont les restes d'une prêtresse (mambo) qui ont été placés à l'intérieur de cette statue.

Vous venez d'intégrer une nouvelle fois le musée pour trois ans, dans quel cadre et quelles sont vos missions ?

Je suis arrivé au musée au mois de mars 2018, en tant que chargé d'enseignement et de recherches dans le cadre d'un partenariat avec mon université (UVSQ). Ma mission concerne principalement en l'étude de l'ensemble des restes humains conservés dans les collections, avec

pour objectif de mettre mes compétences au service du département de la recherche et celui du patrimoine et des collections. Les restes humains conservés au musée du quai Branly – Jacques Chirac sont divers. Tout d'abord il y a des restes classiques : des crânes, des momies, des parties et des fragments de corps humains. Ensuite, il y a des éléments humains qui ont été incorporés dans des objets, comme par exemple des poils dans un masque d'armure de samouraï ou une demie-mandibule humaine dans un fétiche du Cameroun. Ce sont les conservateurs qui me demandent d'intervenir sur une pièce nouvellement acquise ou sur un objet qui va être prêté pour une exposition. Ils fixent également l'ordre de priorité de mes différentes missions, sachant qu'au final tout doit être examiné.

Outre l'étude de ces artefacts, j'ai pour mission de mettre les outils biomédicaux au service de l'étude scientifique des objets. L'imagerie médicale, avec le scanner, permet de voir par exemple à l'intérieur d'un fétiche songye. Ainsi, nous avons pu constater que celui-ci avait été creusé de façon à ce que les cavités internes, destinées à recevoir la charge magique et les offrandes successives, évoquent des cavités anatomiques.

Dans le domaine de la conservation-restauration enfin, nous sommes amenés à réaliser des dosages toxicologiques d'objets. En effet, au XIX^e siècle, il était courant d'appliquer sur les restes humains ou sur les objets organiques, comme les têtes réduites des Jivaros, des métaux lourds, type sels de mercure ou sels d'arsenic, à la toxicité aujourd'hui avérée.

Propos recueillis par Sylvie Ciochetto

BIBLIOGRAPHIE :

Philippe CHARLIER, *Autopsie de l'art premier*, éditions du Rocher, 2012, 152 pages.

Philippe CHARLIER, *Zombis. Enquête sur les morts vivants*, éditions Tallandier, 2015, 224 pages.



Paquet funéraire ou fardo, Lima, Pérou, 87,5x40x30,5 cm, inv. 71.1878.54.83 (ill. 6) ; scan (détail) de l'autopsie virtuelle du fardo ci-contre (ill. 7).

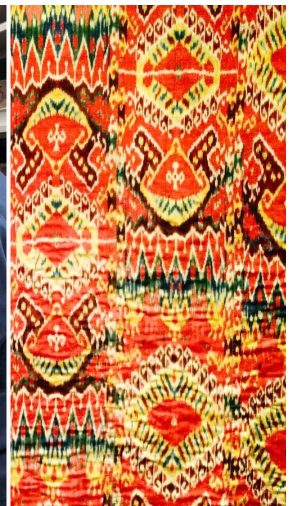
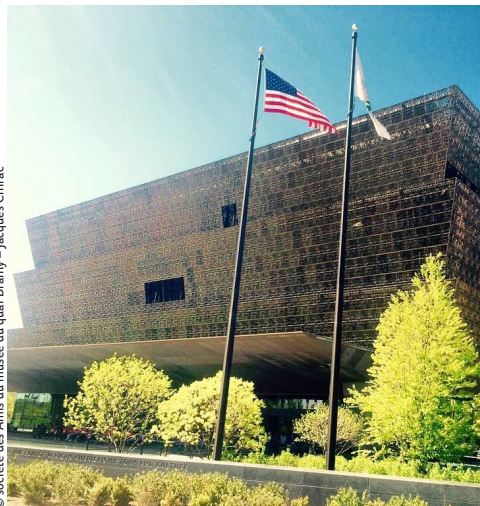
★ Voyage des Amis à Washington et New York

Du 28 avril au 5 mai 2018 un petit groupe d'Amis du musée est parti à la découverte des musées et collections particulières de la côte est des États-Unis, entre Washington et New York. Ils étaient accompagnés de Philippe Peltier, auparavant Responsable de l'unité patrimoniale Océanie au musée du quai Branly – Jacques Chirac et de Julie Arnoux, Déléguée générale de la société des Amis.

Le séjour des Amis du musée a commencé le dimanche par le Musée d'Art Africain de Washington, situé sur le *mall*, la grande travée barrant le centre-ville et regroupant tous les musées de la Smithsonian Institution. Le groupe y était guidé par Kévin Dumouchelle, conservateur du musée. Il s'est ensuite dirigé vers le Textile Museum de l'Université George Washington (ill. 3) où il a été reçu par Sumru Belger Skrody, *senior curator*.

Le jour suivant s'est déroulé entièrement sur le site des réserves externalisées des musées de la Smithsonian, un peu à l'écart de la ville. Les Amis y ont été accueillis d'abord par Stéphanie Caffarel et Adrienne Kaeppler qui leur ont permis d'explorer les collections ethnographiques du National Museum of Natural History (ill. 4 et 5). Ils ont ensuite continué leurs découvertes en se dirigeant vers les réserves du National Museum of the American Indian en compagnie

de Douglas Herman, *senior geographer*. C'est dans ce même musée, mais cette fois-ci au centre de Washington que les Amis ont commencé la journée suivante. Celle-ci s'est poursuivie par la visite du National Museum of African American History and Culture (ill. 1). Ce musée inauguré en 2016 est le dernier né des musées de la capitale américaine. Le musée traite de l'histoire et de la culture afro-américaine à travers trois thèmes : l'esclavage, la ségrégation et la culture et le sport. Bâti à l'ombre de l'obélisque du Washington Monument et au cœur des mémoriaux et musées qui fondent l'identité nationale américaine, à mi-chemin du Congrès et de la monumentale statue d'Abraham Lincoln, qui mit fin à l'esclavage, l'imposant musée de six étages évoque une couronne africaine composée de trois mille six cents plaques forgées – hommage au travail des esclaves dans les états américains du Sud aux XVIII^e et XIX^e siècles.



National Museum of the African american History and Culture, Washington (ill. 1) ; les Amis du musée et Philippe Peltier en compagnie de Paul Beelitz, directeur des collections et des archives au Musée Américain d'Histoire naturelle de New York (ill. 2) ; ikat, Textile Museum, Washington (ill. 3).



© société des Amis du musée du quai Branly – Jacques Chirac

Les Amis en compagnie du Docteur Adrienne Kaeppler, *curator of Oceanic ethnology* et Stéphanie Caffarel, *research program manager*, au National Museum of Natural History de Washington. (ill. 4 et 5).

La première matinée passée à New York fut de nouveau consacrée aux réserves. Cette fois-ci celles du Brooklyn Museum où les Amis ont été accueillis par Meghan Bill, attachée de conservation, et Kristen Windmuller-Luna, toute nouvelle conservatrice en charge des collections Afrique du musée de Brooklyn. Les Amis ont ensuite traversé l'East River pour revenir à Manhattan et rejoindre le Musée Américain d'Histoire Naturelle (ill. 2). Paul Beelitz, directeur des collections et des archives du musée les y a accueillis pour un passionnant après-midi de visite. Les Amis ont pu parcourir aussi bien les collections que les ateliers de restauration pour leur plus grand ravissement.

La journée suivante fut entièrement consacrée au Metropolitan Museum of Art où les Amis du musée ont pu bénéficier des précieux commentaires de Joanne Pillsbury, commissaire de l'exposition *Golden Kingdoms* et Inès Arbet-Engels. Ils étaient également accompagnés

de Marie-Thérèse Brincard, auparavant en charge des collections Afrique au Neuberger Museum, de Virginia Lee-Webb, consultante, et de Philippe Peltier qui a pu, à son tour, leur faire partager ses riches connaissances sur les collections Océanie. Cette journée pleine de passionantes s'est achevée par la visite de la collection particulière de James Ross.

Le vendredi a commencé par la visite de la collection particulière de Phyllis Hattis et s'est poursuivie à la foire new yorkaise de la TEFAP Spring à quelques pas de Central Park.

De nouveau, des particuliers ont accepté d'ouvrir les portes de leurs remarquables collections. Le premier d'entre eux fut Gordon Sze et le second, Victor Teicher. C'est avec cette dernière visite que s'est terminée la virée américaine des Amis du musée, riche en découvertes.

Noémie Husson



© société des Amis du musée du quai Branly – Jacques Chirac

© Claude Sibelly-Bouveron

Les Amis en compagnie de Marie-Thérèse Brincard, au Metropolitan Museum of Art de New York ; vue des collections Océanie du Metropolitan Museum of Art de New York.

★ Les Amis hors les murs : de la Goutte d'or à Saint-Germain

Le mois de mars 2018 fut l'occasion pour les Amis de participer à deux visites autour de la thématique de l'Afrique à Paris. Des promenades-découvertes inédites, réalisées dans le quartier de la Goutte d'or et rive gauche. Jokkoo vous propose de revenir sur ces escapades riches et passionnantes.

Le 7 mars dernier, rendez-vous était donné aux Amis devant le cinéma Le Louxor dans le 18^e arrondissement, pour une visite intitulée : « Made in Goutte d'Or, Wax, Sape, Bogolan, faites escale au sein de la petite Afrique de Paris et rencontrez ses créateurs ! »

Jacqueline Ngo Mpii, fondatrice de l'Agence Little Africa, nous attendait afin de nous guider dans cette découverte des nombreux ateliers de créateurs et marchés, du Louxor à l'Institut des Cultures d'Islam. Après une brève évocation de l'histoire du quartier de la Goutte d'or, l'équipée est partie à la rencontre des artisans et des stylistes, nombreux rue des Gardes. Au cours de nos déambulations, un arrêt à la boutique

Maison Château Rouge, rue Myrha, nous permit de découvrir cette jeune marque parisienne. Pour l'art de la sape, haut en couleurs, nous fûmes reçus chez Sape & Co où nous avons eu la chance de croiser le Bachelor, André Nkounkou Saby. Enfin dernière étape, non moins croustillante : une dégustation de thé et de pâtisseries à l'Institut des Cultures d'Islam.

Le 13 mars, une nouvelle balade, « La Rive gauche et les pionniers », proposait de découvrir ce quartier où les grands noms du monde noir se sont donnés rendez-vous. De la place du Panthéon à Saint-Germain, berceau de la Négritude et lieu d'exil des grands intellectuels africains-américains, ce fût



Fresque monumentale, Institut des Cultures de l'Islam (ici), 18^e arrondissement de Paris ; portrait d'un sapeur.



Le bachelor, André Nkougou Saby, rencontré lors de la visite des Amis dans la boutique Sape & Co, dans le quartier de la Goutte d'or ; vitrine d'une boutique de textile, quartier de la Goutte d'or.

Kévi Donat, fondateur de l'agence Le Paris Noir, qui se fit notre guide ce jour-là.

La visite débuta sur les marches du Panthéon, l'occasion pour les Amis de revenir sur deux illustres figures : Alexandre Dumas, auteur plus connu pour ses personnages épiques que pour ses origines dominicaines, et Félix Eboué, résistant guyanais de la première heure.

Nos pas nous entraînèrent ensuite devant la Sorbonne, qui compta jadis parmi ses étudiants Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor. L'Université fut également le cadre du premier congrès des écrivains et des artistes noirs en 1956, à l'initiative de la revue et maison d'édition Présence

Africaine. Devant le Sénat, rue de Vaugirard, nous nous sommes arrêtés pour évoquer, parmi les habitués du quartier, les écrivains Chester Himes ou encore Richard Wright qui vécut au numéro 14 de la rue Monsieur-le-Prince de 1948 à 1959. Enfin, nous avons terminé notre excursion devant l'hôtel Le Louisiane, rue de Seine, et à Saint-Germain-des-Prés, en compagnie des grandes figures du jazz aujourd'hui disparues comme Miles Davis.

Sylvie Ciochetto

BIBLIOGRAPHIE :

City Guide, Afrique à Paris, Little Africa, 2016.



Les Amis du musée et Kévi Donat, de l'agence Le Paris Noir, lors de la visite « La rive gauche et les pionniers » ; affiche de l'exposition « Présence africaine » qui a eu lieu au musée du quai Branly – Jacques Chirac en 2009.

★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

★
**WEEK-END
D'ENFERS**

2 JOURS COMME DE NUIT

23-24 juin

GRATUIT 

Performances artistiques
Chasse aux fantômes • Visite des expositions
DJ sets • Conférences et débats
Cinéma en plein air • Animations

★ MUSÉE DU QUAI BRANLY JACQUES CHIRAC



Prochains rendez-vous du salon de lecture Jacques Kerchache

VENDREDI 22 JUIN À 19H

*Les récentes acquisitions de
daguerréotypes d'Amérique
latine*

Par Christine Barthe.

En collaboration avec les Amis du musée.

JEUDI 28 JUIN À 18H30

Jazz et spiritualité

Avec Raphaël Imbert et Martin Legros.

VENDREDI 29 JUIN À 19H

L'Occupation du monde

Avec Sylvain Piron et Antonin Pottier.

**SAMEDI 30 JUIN ET DIMANCHE 1^{er}
JUILLET DE 14H À 19H**

*Weekend Le petit magasin des
éditeurs*

Rencontre avec des éditeurs, des auteurs
et des illustrateurs.

SAMEDI 30 JUIN À 16H

*La découverte de l'autre dans la
littérature jeunesse des années
40 à aujourd'hui*

Table-ronde avec Roger Boulay, Emilie-
Anne Dufour, Claire Merleau-Ponty,
Pierre-Yves Belfils, Julien Bondaz, Frédéric
Marais, Joëlle Jolivet, Patrice Favaro et
Alain Serres.

DIMANCHE 1^{er} JUILLET À 16H

*La question coloniale dans la
littérature jeunesse*

Table-ronde avec Roger Boulay, Pierre
Yves Belfils, Julien Bondaz, Mark
McKinney, Mathieu Letourneux et
Mathilde Lévêque.

JEUDI 5 JUILLET À 19H

Le Japon de Pierre Soulages

Par Matthieu Séguéla.

★ Ils nous soutiennent

Conseil d'administration de la société des Amis du musée

• Membre d'honneur

Jacques Chirac
Abdou Diouf

• Président fondateur

Louis Schweitzer

• Président

Lionel Zinsou

• Vice-Présidents

Françoise de Panafieu
Bruno Roger

• Secrétaire général

Philippe Pontet

• Secrétaire général adjoint

David Lebard

• Trésorier

Patrick Careil

• Administrateurs

Monique Barbier-Mueller
Bénédicte Boissonnas
Claude Chirac
Yves-Bernard Debie
Ly Dumas
Antoine Frérot
Emmanuelle Henry
Caroline Jollès
Hélène Leloup
Daniel Marchesseau
Pierre Moos
Nathalie Obadia
Guy Porré
Sonia Rolland
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias

Les grands bienfaiteurs

Yves-Bernard Debie
David Lebard
La Société des Amateurs de l'Art Africain
Antoine Zacharias

Les bienfaiteurs

David Aknin
Geoffroy Brandy
Patrick Caput
Michel Chambaud
Benjamin Changues
Yves-Bernard Debie
François et Nelly Debiesse
Anna Diagne
Ly Dumas
Cécile Friedmann
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Georges et Caroline Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
David et Lina Lebard
Hélène et Philippe Leloup
Jean-Claude Margaillan
Pierre Moos et
Samantha Sellem
Jean-Paul Morin
Françoise de Panafieu
Xavier Peres et
Benoît Wolfrom
Philippe et Catherine Pontet
Guy Porre et
Nathalie Chaboche
Barbara Propper
Bruno Roger
Louis et Agnès Schweitzer
Dominique Thomassin
Christian et Corinne Vasse
David et Michèle Wizenberg
Lionel et Marie-Christine Zinsou

Les personnes morales

• Membres soutiens

Groupe Elior
Fimalac
Financière Immobilière Kléber
Gaya
Pharmacie de la Tour Eiffel

• Membres associés

L'Oréal
Saint-Gobain

Les professionnels du monde de l'art

Arts d'Australie
Christie's
Entwistle Gallery
Galerie Afrique
Galerie Alain Bovis
Galerie Didier Claes
Galerie Dandrieu-Giovagnoni
Galerie Laurent Dodier
Galerie Bernard Dulon
Galerie Yann Ferrandin
Galerie Flak
Galerie Furstenberg
Galerie Bernard de Grunne
Galerie Charles-Wesley Hourdé
Galerie Daniel Hourdé
Galerie Louise Leiris
Galerie Patrick et
Ondine Mestdagh
Galerie Meyer
Galerie Monbrison
Galerie Nathalie Obadia
Galerie Ratton
Galerie Lucas Ratton
Sotheby's
Voyageurs et Curieux

Le Cercle Lévi-Strauss

Alain Bovis
Patrick Caput
Michel Chambaud
Jean-Claude Dubost
Danièle Enoch-Maillard
Antoine Frérot
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Stéphane Jacob
Georges Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
Anthony Meyer
Philippe Pontet
Hina Robinson
Bruno Roger
Brigitte Saby
Jean-François Schmitt
Louis Schweitzer
Jean-Pierre Vignaud
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias

Le Cercle pour la Photographie

André Agid
Martine Amiot-Guigaz
Yves-Bernard Debie
Dominique Dessale
Frédéric Dumas
David Lebard
Anne Liva
Christian Maillard
Yves Manet
Anthony Meyer
Françoise de Panafieu
Emmanuel Pierrat
Jocelyne Rocourt
Marie-Cécile Zinsou
Lionel Zinsou

Ainsi que tous les Amis et Donateurs de la société des Amis

jokkoo ★ #31 ★ juin - septembre 2018 ★

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Noémie Husson

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Noémie Husson

Société des Amis du musée du quai Branly – Jacques Chirac – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quai Branly.fr – Site : www.amisquai Branly.fr

Ont contribué à ce numéro :

Pierre-Yves Belfils, Responsable des publications périodiques

Philippe Charlier, médecin légiste et archéo-anthropologue

Sylvie Ciochetto, Adjointe de la Déléguée générale de la société des Amis du musée du quai Branly – Jacques Chirac

Noémie Husson, stagiaire auprès de la Déléguée générale

Hélène Joubert, Responsable de l'unité patrimoniale des collections Afrique

Christophe Moulhérat, Chargé d'analyse des collections

Augusto Panini, collectionneur

Justine Taillandier, stagiaire auprès de la Déléguée générale